5/05

Ce soir, j’ai une chorale téléphonique avec Florence. Je lui ai proposé un florilège de Maxime ! Maxime Le Forestier.

Et quand je relis le texte de ses chansons, chaque parole me touche. Il sait décrire une ambiance en quelques strophes. Les paroles sont chaudes, elles apaisent, elles racontent des histoires vécues ou que l’on aurait aimé vivre mais il y a aussi chez lui l’engagement sans violence. C’est un compagnon de route.

Quel pouvoir, la chanson ! Dans mon enfance, je rêvais d’être une chanteuse. Je connaissais toutes les chansons des Yéyés par cœur. C’était ma panacée. Chez mes parents, dans la cuisine, je m’installais devant le miroir de l’armoire à pharmacie et je chantais comme une vedette à l’aide d’un micro imaginaire. Quand je finissais la chanson, je saluais le public. J’avais un talent fou et on m’attribuait des Césars d’honneur sous les applaudissements.Et j’y croyais !

Après l’époque des Yéyés, j’ai commencé à m’intéresser aux chansons à texte. Le premier qui m’a détourné de mon idole Claude François était Georges Moustaki. Accompagné de sa guitare, il avait une voix sucrée, les paroles étaient poétiques. Puis j’ai eu ma période d’amour pour les chanteurs engagés, Bob Dylan et Joan Baez contre la guerre au Vietnam, Graeme Alllwright et ses chansons antimilitaristes. Puis le beau Maxime Le Forestier qui est resté le compagnon de route unique parmi tous. J’ai pris des cours de guitare pour gratter les accords de toutes ses chansons, sans grand succès.

Quand j’ai connu Alain, il chantait une magnifique chanson de Giano Esposito « Le clown est mort ». Il s’accompagnait à la guitare et à l’harmonica, il passait un porte harmonica autour du cou et jouait les deux à la fois. Il avait les cheveux longs et une barbe comme Maxime Le Forestier. Je me souviens de nos virées dans les bois avec la 2CV verte, on partait le week-end faire des pique-niques, on chantait à tue-tête, accompagnés de nos instruments. Une fois, on était repartis en oubliant une guitare sur le toit de la 2CV. Le bruit du moteur était accompagné d’une résonance musicale étrange à l’arrière qui rebondissait par à-coups. La guitare avait pris un mauvais coup.

Les chansons sont souvent liées à une époque. Celle-ci était celle des soldats partis à la guerre 14, celle-ci l’hymne à la résistance. Les comptines chantées pendant l’enfance, les souvenirs d’adolescence et celle du premier baiser. Mai 68 et le vent de liberté. Le premier slow « Laisse-moi t’aimer » de Mike Brant. Puis aussi celle du premier chagrin d’amour.

Certaines sont la chanson d’un été qu’on entend dans tous les bars. Et puis il y a celles que l’on n’oublie jamais. « Le Port d’Amsterdam » en fait partie. Elle est associée à jamais à Brel. Le walk-man sur les oreilles, au volant de ma twingo, elle m’a valu un pare-choc très cabossé. Je scandais le rythme en braillant « Dans le port d’Amsterdam, y’a des marins qui boivent et reboivent … ». Et Boum ! L’accordéon, le piano, les sonneries de cuivre se sont interrompus brutalement.

- Madame, vous pouvez pas faire attention !

Et puis il y a les refrains qui ne sortent pas de la tête. On les entend le matin à la radio sur le chemin du bureau et on les chante toute la journée au grand dam des collègues qui ont les oreilles farcies.

Aujourd’hui une légende de la musique kabyle, Idir, nous a quitté.es. Ses mélodies étaient douces, émouvantes. Il était venu chanter plusieurs fois au comité d’entreprise Renault, sa mélancolie d’exilé, son humanisme, ses racines. J’avais aimé son concert avec les chanteurs de Raï Cheb Mami et Khaled. La musique, c’est cela aussi, le mélange des cultures.

Il disait « Si nous restons unis, rien ni personne ne pourra nous défaire. ». Ecoutons-le !